

Marchand d'aleph :

Le visage, ou « le sentier du futur, qui mène à l'origine »

Entretien avec Claude Vigée

*Face de l'homme, indigne et bafouée,
Vers ta douleur toute ma nuit s'élance.
La grise angoisse a dévoré tes cils ;
Face de l'homme, absurde et déchirée,
Laisse mon sang fleurir sur ton désert.*

« Bûcher de ténèbres », *La lutte avec l'ange*¹

Anne Mounic : Claude, je vous remercie de m'accorder cet entretien que je suis vraiment contente de mener avec vous, car, alors que nous parlions du thème à développer dans le numéro 2 de *Peut-être*, vous avez suscité mon attention par une remarque qui ouvre, à mon avis, tout un champ du possible. Je vais y revenir. Au préalable, nous avons décidé d'explorer un peu le mot « visage » du point de vue de ses racines. Le Robert en fait remonter le premier usage à la Chanson de Roland, en 1080 : « 1080, Chanson de Roland; de l'anc. franç. vis « visage », et suff. -age (comme feuillage, de feuille); du lat. *visus* « aspect, apparence », d'abord « vue ». « *Visus* » est le participe passé de « *videre* », mais aussi un substantif désignant l'action ou la faculté de voir, la vue, le sens de la vue, les yeux. Le « visage » est donc la manifestation de l'être aux yeux d'autrui, ce qui s'accorde avec ce qu'a développé à ce propos Emmanuel Levinas. Il est intéressant que le mot apparaisse pour la première fois dans une épopée. On le trouve par deux fois dans les laisses décrivant la mort de Roland, 169 :

CLXIX.

Alors, Roland sent qu'il perd la vue,
Il se relève, il fait autant d'efforts qu'il le peut ;
La couleur de son visage s'en est allée.

- 25 -

et 174 :

Il est là, sur un sommet pointu, qui regarde vers l'Espagne.

¹ Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 79.

Auparavant, à la laisse 164, voyant ses amis morts, et notamment Olivier, Roland a le visage qui se décolore.

- 26 - Le mot « visage » se distingue donc des deux autres mots qui désignant en français la même chose, « face » qui vient du latin « *facies* », dérivé de « *facio* » (faire – réalisation d’une chose du point de vue matériel et physique comme du point de vue intellectuel et moral) : « forme extérieure, aspect général, air », et « figure », qui vient du latin « *figura* » de « *figo* » (façonner, pétrir, modeler, (se) représenter, (s’)imaginer) : « configuration, structure, chose façonnée, figure », puisqu’il met en relation l’être et la perception qu’on a de lui. Le visage est manifestation d’un rapport à autrui dans la distance du regard, élément qu’a également très bien perçu D.W. Winnicott.

Maintenant, revenons à cette réflexion qui a éveillé mon attention au téléphone il y a quelques jours. Vous m’avez dit en effet : « Dans ce rapport du Je au Tu, le Tu, c’est le visage. » J’ai bien entendu songé au Tu des *Psaumes*, au développement qu’en donne Franz Rosenzweig dans *L’Etoile de la Rédemption* et au Tu de Martin Buber, dans la seconde partie de son ouvrage. De la relation intersubjective entre les êtres humains, on passe à la relation avec Dieu. J’ai aussi relié cette réflexion avec ce que vous dites dans les deux premiers vers de « L’amandier sous la lune », dans *Apprendre la nuit*² :

« La semence nocturne a mûri dans ma tête,
dans mon nom j’ai scellé l’inconnu sans visage. »

Et dans la seconde strophe du même poème, vous poursuivez :

« Sur l’infime épaisseur des mots nous patinons
à reculons depuis l’enfance ;
nous chantons, nous dansons
vers l’infini sans regard et sans nom.
A peine un éclair sur la glace,
dans une poésie est inscrite la trace
de l’oiseau qui raya la fragile surface. »

² *Ibid.*, p. 689.



Anne Mounic, *Lignes et envols*. Pointe sèche, 2001.

On pourrait voir dans ce visage du Tu qui est aussi un « inconnu sans visage » une aporie, mais je pense qu'il s'agit simplement du paradoxe existentiel fondamental. « Il existe plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, / Que n'en rêve notre philosophie », dit Hamlet (I, 5, 174-75), à celui qui devra conter son histoire, pour réparer son « nom blessé » (V, 2, 297). Et cette réflexion est en rapport avec ce que dit le Sage, ainsi nommé dans la traduction d'Henri Meschonnic de Qohélet (VIII, 17), sur la sagesse, incapable d'embrasser l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire le monde dans lequel nous nous trouvons sans savoir exactement pour quelle raison et en nous évertuant à y frayer notre existence.

Vous suggérez, dans la deuxième strophe de « L'amandier sous la lune », que l'œuvre poétique, mais j'inclurai volontiers sous ce rapport toute forme d'expression artistique, est quête du visage – visage de notre aventure épique, de la naissance à la mort (naissance, amour et mort, comme le disait Graves en décrivant sa Muse ou Déesse), visage du monde qui perd son indifférence objective dans l'extase de notre subjectivité, visage du devenir, de ce « peut-être » qui est, disent les Cabalistes, le Nom de Dieu. Qu'il soit imprononçable paraît tomber sous le sens puisque cette origine inconnue qu'est sans cesse demain ne livre d'elle-même que ce que nous sommes capables d'y voir, au fil du temps.

Le visage fixé une fois pour toutes nous figerait dans un passé sans recours, une désespérante impossibilité, qu'on peut sans doute qualifier d'idolâtre. Il n'existe donc aucun refuge, si ce n'est de poursuivre cette quête, sans cesse, de figuration de l'instant par-dessus l'abîme, comme si nous lui arrachions sans cesse, à cet abîme, pour les esquisser toujours de nouveau, les traits de notre existence. « Demain la seule demeure » avez-vous aussi écrit, et c'est d'ailleurs le premier poème d'*Apprendre la nuit*³. Il semble donc que ce visage, qui est aussi un « inconnu sans visage », soit tout simplement, non pas le visage du temps, mais plutôt celui du devenir et, dans l'incertitude, mais aussi dans la certitude de la puissance d'être – ce que Kierkegaard nomme la foi –, la source et la destination du poème. Vous écrivez, dans *Les orties noires* :

« Ah, personne en ce monde ne trouve son repos.
Dès que l'homme y débarque il est perdu d'avance,
s'il ne sait se frayer autour de la planète
le sentier du futur, qui mène à l'origine. »



Anne Mounic, *Lignes d'hiver 1*, détail. Pointe sèche, 1997.

³ *Ibid.*, p. 677.

C'est dans cette perspective que j'aimerais placer cet entretien. J'ai l'impression que chaque œuvre pourrait être une facette de l'infini visage de l'être sans visage du devenir. Ainsi se scellerait, au fil du temps, l'insaisissable ressemblance, en ce va-et-vient entre le divin (l'inconnu aux origines) et l'humain (les origines renouvelées dans l'instant présent où surgit l'avenir). Il s'agit bien d'un paradoxe dans l'instant, mais aussi, dans la durée, d'une quête épique. Le visage serait peut-être comme l'incertain reflet sur l'eau, parfois brouillé, de la réciprocité, et nous revenons au Je et au Tu. Le visage est en rapport intime avec le noyau pulsant, n'est-ce pas ?

Claude Vigée : J'ai lu quelque part que l'origine plus lointaine du mot *figure*, un des synonymes de visage, avait un autre sens, curieux, impliquant que toute chose qui apparaît, qui donc possède un visage, équivaldrait à une espèce de détour pour atteindre ce qui jamais ne se manifeste, l'inconnu sans visage qui s'engendre et se détruit lui-même – ce que nous appelons le temps, qui passe, et fait que nous passons. Notre existence s'apparente à une course à travers les choses qui paraissent, et ce qui nous attire, c'est ce qu'on ne perçoit pas, ce vers quoi nous courons, ce à quoi nous nous efforçons de rester fidèles, et qui en même temps se tient dans le plus lointain passé. Cet inconnu sans visage, c'est, semble-t-il – je n'affirme rien ; je me contente de chercher – tout cela, tout ce qui nous fait bouger, nous incite à sortir de la prostration et de l'ennui, au sens du dix-septième siècle, de *in* et *odium* : « Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! »⁴

Cet aimant puissant constitue une force d'amour, mais détruit aussi nos attachements ; tout cela est extrêmement inquiétant, polyvalent, et nous sommes pris dans cette hantise-là. C'est dans cette ambivalence que nous expérimentons ce que nous appelons vivre, ainsi que son contraire. Je me trouve dans un moment de ma vie où je fais, très durement, l'apprentissage du contraire, qui appartient au même processus. Les figures potentielles sont toujours là, mais cet élan vers elles, et la perception lucide qu'elles ne sont que figures, c'est-à-dire apparitions passagères, et donc mortelles, suicidaires peut-être, voici ce qui m'accable maintenant. J'exprime là une des pensées que je retire de cette expérience de la maladie depuis sept mois. Auparavant, tout se montrait sous un jour rayonnant, même la nuit, tandis que maintenant, le jour et la nuit, j'ai du mal à présent, et à m'y tenir, à m'en nourrir. Ce n'est pas de cela que je veux parler, - 29 - mais il faut que je le dise pour qu'on comprenne ma situation.

4 Racine, *Bérénice*. I, 4.

Jusqu'à il y a un an, au moins, ce mouvement de la captation des figures et de leur accompagnement par ce que nous appelons le moi – nous faisons partie de ce processus –, était figuration de l'instant comme vous le dites, au-dessus de l'abîme, comme si nous lui arrachions sans cesse, toujours de nouveau, les traits de ce qui s'appelle notre existence, à travers les années. Et ceci, tant que nous pouvons le faire, nous le pensons donné, gratuit, mais j'apprends en ce moment qu'il n'en est pas ainsi. Et j'étais particulièrement adonné à cette gratuité de joie, dans toutes les circonstances, même dans l'angoisse. Maintenant, je ne peux plus dire cela. Faire vivre le visage d'autrui, et évidemment son propre visage, qu'on ne perçoit pas seulement par la vue, mais par le fait de se sentir là, ici, dans l'espace physique, géographique, historique, – c'est cela, se repaître des visages –, cela ne va pas de soi. Maintenant, je le sais.

A.M. : Je lisais récemment, pour un travail que je fais en ce moment, les commentaires du *Zohar* sur Noé, et j'y ai trouvé plusieurs fois des réflexions sur le visage, et d'abord l'idée que le visage, en tant que manifestation visible de l'être, expose également sa vulnérabilité à l'altérité. Voici la première citation que j'ai relevée : « Cette arche était pourtant visible dans le monde pendant que le Destructeur le parcourait. Sache que tant que le visage de l'homme ne se montre pas devant le Destructeur, ce dernier ne peut le soumettre. »⁵

C.V. : Il faut que le visage se cache, et nous revenons là à la signification indo-européenne de tout ce qui apparaît, de tout ce qui se présente en tant que visage, comme détour, et qui explique peut-être que, dans l'épisode du Buisson ardent, lorsque Moïse se sent appelé dans la montagne par le Buisson parlant, et brûlant, il lui faille faire un détour pour le voir. Voici la raison pour laquelle, dit Kafka, lorsqu'Israël est sorti d'Égypte, il ne pouvait se rendre directement dans la terre promise, là où l'on voit les visages, là où l'on montre son propre visage – alors qu'en Égypte, un esclave est quelqu'un à qui l'on a écrasé le visage, qui n'est pas là, et ne voit pas. Si de surcroît il voyait, l'esclavage serait encore plus insupportable !

Kafka dit que pour accéder à la terre de la promesse où se rassemble tout ce qui fait partie des bonnes présences de ce monde, il est nécessaire d'opérer ce détour par le désert – ce qui veut dire que ce lieu est tout bonnement inaccessible ! Toute la conquête du monde de la présence, en l'harmonie et la jouissance mutuelle des visages, demeure hors de portée – ce qui m'a longtemps révolté. On trouve chez Mallarmé aussi ce thème de l'Artiste de la Faim, sans que l'un connaisse l'œuvre de l'autre. Ceci vient, chez Kafka, de sa propre source, de sa propre expérience.

⁵ Noah, 63a, *Zohar*. Traduit et annoté par Charles Mopsick. Lagrasse : Verdier, 1981, p. 321.

A.M. : Est-ce que ceci ne tient pas à la nature même de la parole ? En effet, quand on entend prononcer le mot « désert », il est difficile de ne pas penser au mot « disert ». Ce détour serait alors l'essence même de la parole, en cette projection qu'elle émet toujours en direction de la promesse.

C.V. : Et en hébreu, le mot *midbar* (désert) est lié à *davar*, qui signifie « mot ». C'est donc le lieu de la parole.

A.M. : C'est aussi la « chose », n'est-ce pas ?

C.V. : Et le mot veut dire aussi, sous la forme *déver*, peste.

A.M. : La peste au revers de la parole.

C.V. : Oui, au revers, l'aspect destructeur. L'effort des religions monothéistes, comme l'Islam ou le judaïsme, au contraire de l'hindouisme, par exemple, qui est polythéiste, c'est de ne pas valoriser ce qui apparaît. Il ne faut pas que la chose qui a un visage – et toute chose *est* visage – devienne Dieu. Il ne faut pas qu'une chose devienne Dieu. On touche là, je crois, à la clef de l'expérience d'Abraham.

A.M. : Parce que Dieu, c'est justement le devenir, non ?

C.V. : Oui, c'est le grand secret qui a été révélé à Moïse, dans le buisson ardent : *Ehyéh ascher ehyéh*, je me ferai être. Et Moïse, pour l'entrevoir, doit se détourner et couvrir son visage.

« Si le cœur aimant parle au cœur
il n'a nul besoin d'une bouche :
l'oreille ouverte lui suffit. »⁶

C'est ce que je voulais dire, entre autres. Et il ne doit pas voir le visage de Dieu ; il peut entendre sa parole, car c'est un prophète. Et pourtant, sans l'apparition, sans le visage d'autrui et le sien, et le visage de ce que nous appelons choses, nous nous trouverions dans un état véritablement inhumain, que les Grecs, eux, ont exalté sous la forme d'idées, et contre lequel les Juifs, en s'y ralliant en partie, ont toujours essayé de se protéger, car ce serait encore faire du surgissement du visage humain, et surtout du visage du roi, l'aleph qui engendre les autres lettres et n'en fait pas vraiment partie, dans la tradition mystique juive. L'aleph, on ne peut pas le prononcer et son écriture vient d'un pictogramme qui signifie le taureau. C'est ce que m'a appris Marc-Alain Ouaknine dans un de ses livres. L'aleph, c'est le taureau intouchable,

⁶ « Le Défi du poète », *Danser vers l'abîme. Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 743.



celui auquel on ne peut accéder ; c'est la parole divine elle-même, avant qu'elle devienne visage, avant la temporalité, ce qui est difficile à comprendre, et qui est désigné, dans la tradition biblique par Adonai et surtout par le Tétragramme, lui-même imprononçable, sauf un jour par an, et cela appartient au rite de Yom Kippour, quand on se trouve à la synagogue, là, couché par terre. C'est comme si, par ce faire, on lui donnait figure, figure auditive au moins, par état d'annihilation de sa propre personne. Par cet effacement, on peut, l'espace d'un bref instant, articuler dans notre gorge le Nom explicite de ce qui est justement impossible à capter, à expliciter, et qui est seulement accessible au cœur qui écoute le silence, mais pas à l'intellect.

C'est autour de ce mystère que tourne, pour moi, le lien entre les visages, les figures, les faces et ce qui, bien qu'émanant de là, s'en va tout de suite, revient, disparaît, comme la bobine dans un des livres de Freud⁷ – *fort, da*, et ainsi de suite. Il ne faudrait pas pousser trop loin le rapprochement, mais tout de même, l'analogie révèle un peu de vérité. Freud a deviné une chose juste grâce à son athéisme proclamé. Il a touché au fondement de toute l'histoire biblique. C'est ainsi qu'on peut figurer le surgissement divin, au Sinaï, et les éclipses. Certains théologiens juifs envisagent Auschwitz comme une éclipse. Drôle d'éclipse..., mais on se place alors dans la perspective du tout de la création, dans l'alternance du sublime et du pire.

A.M. : Vous avez dit tout à l'heure que le visage du roi, surtout, ne devait pas être fixé.

C.V. : Oui, cette gloire ne doit pas être fixée. Le roi pourrait tellement vite devenir dieu.

A.M. : Notre réflexion est alors à relier à la question du pouvoir, à la possibilité de vivre en communauté, et à la nécessaire réciprocité pour y parvenir, puisque vous avez parlé de Yom Kippour, moment où l'on songe à soi en relation aux autres.

C.V. : Et tous, par terre, les yeux fermés... Il s'agit là, je crois, d'une figuration, d'un détour, pour éviter le sacrifice humain, de la même façon que le sacrifice d'Isaac par Abraham n'a pas eu lieu. Il s'agit là, pour Dieu, et pour le poète qui a écrit cela, de montrer la façon d'épargner Isaac.

- 33 -

A.M. : Oui, c'est cela.

C.V. : Le bélier, lui, surgit : Abraham le voit tout à coup.

A.M. : Mais si l'aleph est un taureau, là aussi, nous aurions une allusion au sacrifice. Le taureau était un animal sacrificiel, figure du dieu amant de la déesse.

⁷ *Au-delà du principe de plaisir* (1920).

C.V. : Oui, bien sûr. Là on voit le lien. On peut aussi considérer le mot aleph sous un autre aspect, quand on joue avec la précision des figures et des visages, qui ont un profil et une face, et se tiennent là, un instant, tout ronds, et l'autre pôle, juste à l'opposé, qui, selon les psychiatres, risque de mener à l'enfermement dans la psychose ; alors, cet autre pôle devient extase, mais l'extase toute seule, sans l'errance – ce que visaient Icare, autre course à la mort dans le soleil, ou bien Empédocle ; Hölderlin parle souvent de ces choses – confine au péril.

Et puis aleph peut devenir *alouph*, qui, dans l'armée israélienne moderne, est un général. Sous une autre forme encore, *éléph*, c'est le nombre mille, ou l'infini à portée humaine, celui que l'on peut approcher en l'envisageant un tant soit peu, comme Moïse parvint à approcher du Buisson ardent pour capter le mystère. Ainsi il faut à chaque fois se méfier des excès dans un sens ou dans l'autre – le dérapage dans le fanatisme ou la folie, ou bien le rejet total de cette intuition dans un scepticisme absolu, ou le *Carpe diem* d'Horace. L'Ecclésiaste évoque ce genre de réaction, pour la réfuter, tout en l'évoquant comme un répit.

A.M. : Mais L'Ecclésiaste insiste aussi sur le lien de solidarité entre les êtres.

C.V. : Bien sûr.

A.M. : Sur le lien de réciprocité donc.

C.V. : On voit se dessiner là comme un aller et retour constant entre nos extrêmes. Et je crois que la poésie surgit de ces tiraillements, avec ces mots qui doivent porter ce qu'aucun mot ne peut porter. Et par ailleurs, sans eux, que serions-nous ? Nous serions frappés de mutisme et d'absence, en ce qui concerne également l'action. Cela équivaldrait à une sorte d'anéantissement. La question que nous nous posons aujourd'hui tourne autour de ces choses.

A.M. : Mais justement, en ce qui concerne la poésie, même si le langage lui-même pourrait paraître fixe, à l'extérieur de nous-mêmes –

C.V. : Le danger, ce serait de faire comme s'il était fixe, et d'y croire.

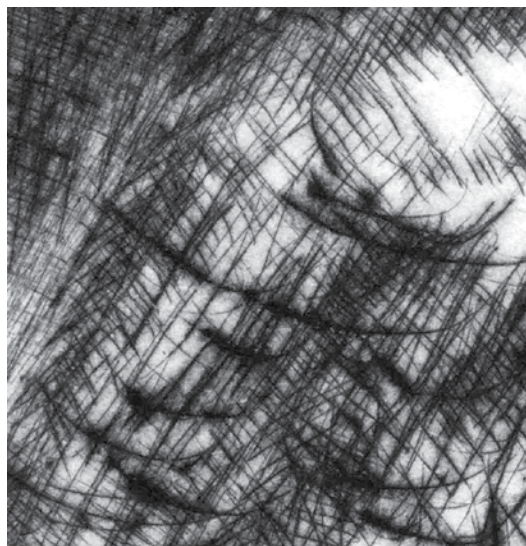
A.M. : Oui, c'est cela. Et, en même temps, quand nous prononçons les mots, nous les changeons, nous leur donnons une vie nouvelle. Le langage se trouve sans cesse modifié, à chaque instant, en somme, comme actualisé.

C.V. : Dans le petit poème que vous avez cité de moi, je dis ces choses, mais je ne les avais pas alors comprises aussi clairement que maintenant. Les mots ont une épaisseur « infime », pas infinie. Cependant, le patinage, c'est-à-dire la vie dans le temps, se fait sur cette « infime épaisseur » vers un futur que nous ne voyons pas. Et que faisons-nous quand nous faisons tout cela, quand nous ne sommes pas frappés d'une catastrophe quelconque ? Nous chantons, nous dansons – cela, c'est le poète – « vers l'infini sans regard et sans nom ». Dans ce voisinage-là, avec tous les risques que cela comporte. Ceci s'accomplit par instants, par éclairs, comme si tout à coup, sur un lac gelé et obscur, se profilait un rayon de lumière ; voici l'oiseau qui passe – nous, chacun de nous – et de ce passage surgit tout à coup le lac, ce qui fait croire que nous le voyons. Puis c'est déjà fini.

Lorsque celui qui, comme cet oiseau, traverse ces expériences et se rend compte de leur sens, s'il peut alors trouver les mots pour les évoquer, au sens littéral du mot évocation, à la façon des pythonisses, nous obtenons à ce moment-là, au sens littéral du terme, une trace semblable à celle qu'ébauche l'oiseau en passant sur la glace obscure de l'infini. Il en fait rayonner un aspect qui raie la surface. Il trace un signe qui reste – le poème. Voici ce que veulent dire ces quelques vers, à leur façon naïve. L'oiseau, survolant le lac gelé et l'illuminant de son propre regard, fait surgir les visages, qu'il voit en passant.

A.M. : Justement, et je comprends mieux maintenant ce que j'ai lu il y a quelques jours dans le *Zohar*, cette absence de fixité – si l'on considère que la fixité est une caractéristique propre à l'objet (ainsi certains gens placent-ils dans l'objet, ou le concept, leur aspiration à l'éternité, ou leur anxiété à l'égard de l'éphémère) – favorise l'expression, toujours possible et renouvelée, de la subjectivité. Je vous lis ce passage où sont décrites les forces de vie ainsi qu'elles apparaissent dans la vision d'Ezéchiel : « ... le visage du Lion, le visage de l'Aigle, le visage du Taureau et le visage de l'Homme. Sur chaque visage est inscrit le visage de l'Homme [...]. C'est pourquoi il est écrit : 'La forme de leur visage, c'est le visage de l'Homme.' »⁸ Il semble que tout revienne à ce puits de subjectivité qui ne doit jamais se tarir. Le devenir a donc partie liée avec la subjectivité. L'objet aliène le devenir lui-même, et nous voue à l'absence.

C.V. : Oui, l'objet n'est pas un visage, mais peut devenir figure si un visage l'utilise pour parler. Les



Anne Mounic, *Lignes d'hiver 1*, détail. Pointe sèche, 1997.

⁸ Noah, 71b, *Zohar*, op. cit., p. 362.

poètes créent des figures pour se cacher et, en même temps, pour montrer. Goethe dit, et je l'ai cité dans un de mes essais, qu'il crée des figures pour se protéger du démonique, qui est une des manifestations violentes de l'infini. Et il a passé sa vie à modeler des figures. Toute son œuvre, et également son art de vivre, participent de ce modelage des figures – *Figuren* : lui ne parle pas de visage ; il parle en termes d'artisanat. Levinas exalte la signification du visage humain, mais les romanciers ou les dramaturges font surgir des figures, et se dissimulent derrière elles.

A.M. : Comme Yeats avec ses masques.

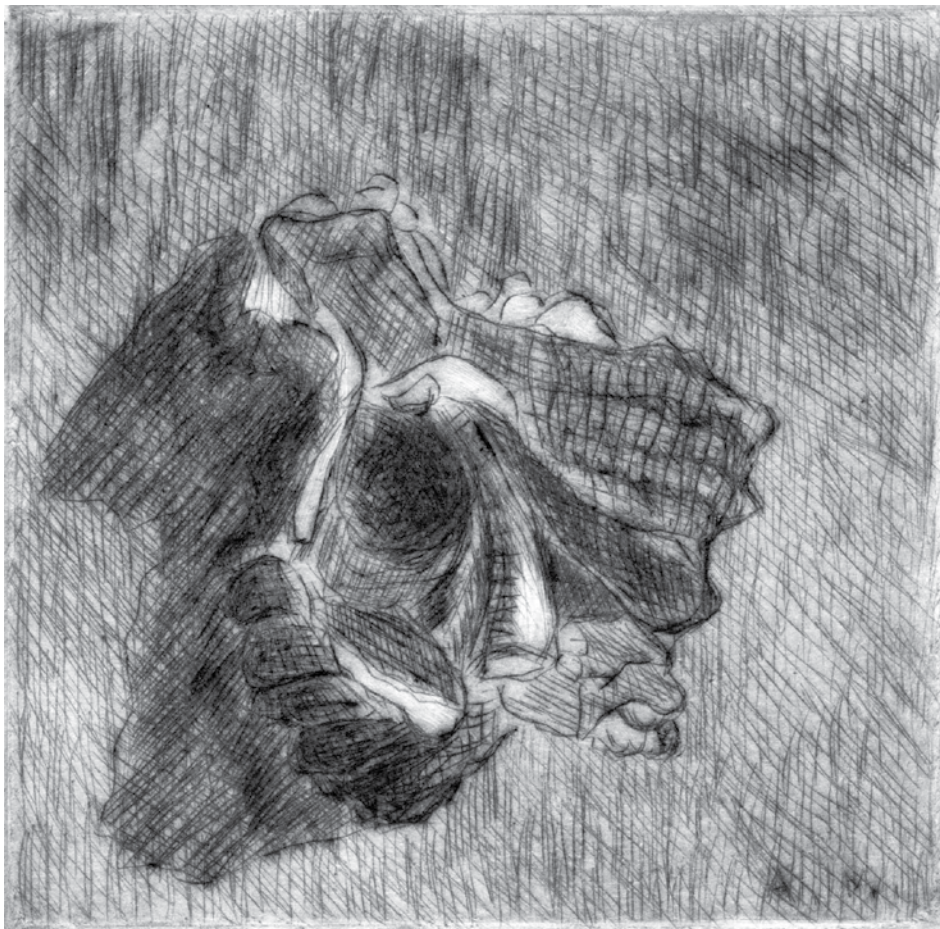
C.V. : Ils servent d'exutoire à cette violence démonique, et d'expression en même temps, et de protection. C'est un gros travail. Créer, pour l'homme, ce n'est pas créer à partir de l'aleph, mais à partir de toutes les autres lettres pour qu'on entende la résonance de cette lettre originelle.

A.M. : C'est plutôt choisir que créer, au sens de Kierkegaard : *se* choisir.

C.V. : Oui, c'est cela – *se* choisir. Se faire être... [sourire] marchand d'aleph... porte-parole, haut-parleur, s'il s'agit d'un poète, mais en présence d'un peintre, avec d'autres substances secondes, car toutes ces substances sont secondes, et surtout les mots. D'où le discrédit dans lequel ils tombent si souvent, parce qu'on ne comprend le vrai rôle qu'ils jouent. C'est vrai que le langage est un « bijou d'un sou », comme le disait Verlaine à propos de la rime⁹, mais c'est un « bijou d'un sou » qui permet, avec le sou, de troquer, d'échanger. Il incite à la réciprocité. Et cela demeure un bijou, tout de même, par ce qui vit derrière lui, même si un usage moins attentif le prostitue, ce que Mallarmé lui reprochait. Evidemment qu'il a raison. Le monde entier ressemble au langage. C'est la grande putain de Babylone, non, dont parle Saint Jean. Paul prononce une parole étrange à propos de la venue du Christ. Il dit : « Car elle passe, la figure de ce monde. »¹⁰ D'où le rejet des rites juifs, pour en instaurer de plus stricts. La Messe vaut bien toutes les figures puisque c'est le visage de l'homme qui est en jeu dans le pain et le vin, dans le sens symbolique de l'Eucharistie. Dans cette discussion, nous tournons finalement autour de ce mot-là – transsubstantiation. Nous ne cessons, quand nous sommes en assez bon état mental et physiologique de transsubstantier, et de « transsubstituer » aussi, tout ce que contient le monde, le « il y a » pour parler comme Sartre, en autre chose. C'est dans ce que j'ai appelé le « passage du Vivant » que les visages prennent tout leur prix. Et nous appartenons à ce gigantesque marché de visages, ce long fleuve de visages.

⁹ Verlaine, « Art poétique », *Jadis et Naguère*.

¹⁰ I Corinthiens, VII, 31.



Anne Mounic, *Les petits secrets*, 4. Pointe sèche, 2000.

A.M. : Justement pour Paul, il ne s'agit pas d'un fleuve de visages, mais d'un seul, dont se réclame le christianisme.

- 38 - C.V. : Oui, mais tout de même, n'importe quelle Eglise chrétienne ajoute, et c'est la communion, que chaque être humain se perçoit à travers l'unique visage du Christ et s'inscrit dans l'unique mouvement de rédemption. Dans le judaïsme, la question n'est pas si bénigne, car si l'on veut vraiment, en tant qu'orthodoxe, appliquer toutes les prescriptions, on y passe le plus clair de son temps. En effet, il faut tout faire soi-même ; il n'existe pas d'intercesseur, si ce n'est la Torah, si l'on veut, la Révélation écrite et ses commentaires oraux. Et, en ce qui concerne le Messie juif à venir, on dénombre toutes sortes de versions. On ne relève ici aucun dogmatisme. Le Messie a une multitude de visages, qui sont énumérés dans le livre magnifique de Catherine Chalié et Marc Faessler¹¹, et son principal visage est Demain. Le Messie est une époque ou un visage humain. Le temps du Messie serait le Messie lui-même.

A.M. : Je vais vous soumettre le dernier passage que j'ai trouvé dans le *Zohar* à propos de cette question du visage. « Ce Canaan qui fut maudit, c'est le Canaan qui obscurcit le visage des créatures. »¹²

C.V. : Canaan, c'est le fils de Cham, deuxième fils de Noé, lui qui voit la nudité de son père. Et c'est le nom du pays avant qu'Israël ne le conquière.

A.M. : Mais « qui *obscurcit* le visage des créatures » : c'est beau, mais j'ai du mal à le concevoir.

C.V. : Oui, cela signifie qu'il endommage les visages et leur capacité de vivre une vie de visage.

A.M. : Qu'est-ce que c'est, vivre une vie de visage, alors ?

C.V. : Vivre une vie de visage, c'est vivre en consonance avec tout ce qui apparaît – c'est moi qui vois cela comme ça –, pas seulement le visage humain, comme chez Levinas, ce qui est bien sûr essentiel. Et justement, pour finir, j'ai un peu feuilleté, l'autre jour, dans la mesure où ma vue très affaiblie me le permet maintenant, mes poésies complètes jusqu'en 2008 inclus. Pas 2009. Et j'ai relu en particulier les poèmes de *L'Été indien*, qui datent de ma jeune maturité, mettons. Et tout ceci n'était pas concerté ; je ne m'en rendais guère compte. Ce n'est qu'en relisant, et en me posant la question en vue de notre entretien, que ces poèmes, que ces vers, m'ont frappé. Et je vous cite ce passage entre mille, c'est le cas de le dire, *éléph*, dans

¹¹ *Judaïsme et christianisme : L'écoute en partage*. Paris : Cerf, 2001.

¹² Noah, 73a, *Zohar*, *op. cit.*, p. 368.

La corne du Grand Pardon, tout d'abord. Le poème se nomme « Sous une étoile morte »¹³ et je m'y donne comme mission :

« 'Que ferons-nous, demain, dans ce monde ruiné ?
Qu'y ferons-nous jamais', – sinon
Bâtir notre maison,
Sur l'écueil calciné
Du siècle que dévaste un fleuve sans visage,
Nous laissant ses dieux morts
Pour unique héritage ? »

« Fleuve sans visage » : nous rencontrons ici le côté maléfique de ce mouvement, et les dieux morts sont les visages morts. Et voici la réponse :

« Sur le palais désaffecté,
Dans un lieu nul et déserté,
Sur le vide, sur le déni,
Sur le roc de la pauvreté,
Sur le mépris et le défi
De ce monde déshérité,

Sur rien
Que le panier d'osier
D'un enfant chauve nouveau-né,
À tort ou à raison
Nous la bâtissons bien,
Notre claire maison
D'été. »

Il s'agissait de Daniel.

- 39 -

Plus loin, cette fois-ci dans *L'Été indien*, je trouve ce poème : « Je ne nie pas la nuit, la trop aimée... ». Ce poème montre combien, à l'âge de trente-cinq ans, l'être conscient a été frappé par cet échange, même s'il est douloureux. Voilà :

« Mon cœur qui de l'hiver a fait l'apprentissage
n'ose plus séparer les saisons des visages :

13 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 184.

je ne nie pas la nuit, la trop aimée, – j'en sors.
Par la mort seulement l'homme échappe à la mort. »¹⁴

- 40 - On voit bien là le croisement entre les visages et les saisons, c'est-à-dire ce qui apparaît dans la nature, et qui est aussi du temps rempli de choses – choses qui composent le visage des saisons. Le passage du temps à vide constamment se double, ou se peuple, des visages – choses à voir, vues et qui nous permettent à nous d'avoir un visage.

Un autre poème, celui-ci, sur la page suivante, « Cueillette de la nuit »¹⁵ :
« Comme des poumons d'homme, les branches sont des racines
qui boivent l'épaisseur aérienne du monde,
Nous nous gavons de vent, de terre et de lumière,
nous sommes implantés *entre* les deux royaumes.
Sur le flot noir et bleu des vagues forestières
un cœur unique bat dans l'écume du soir. »

Là, on trouve ce jeu entre les deux, ce mouvement, *fort, da, fort, da*, mais exprimé de façon plus concrète, plus imagée, plus sensuelle. Evidemment, quand j'ai écrit cela, j'ai dû accomplir le passage par la compréhension signifiante, mais ce ne fut pas le guide. Ce fut plutôt ce qui se manifesta dans l'acte de vivre, de respirer, d'éprouver le vent, les arbres, la lumière. La signification philosophique profonde, ontologique, participait très certainement de ma réflexion, mais comme soutien ou comme résultat plus que comme source.

A.M. : Une compréhension en conséquence de l'expérience.

C.V. : Oui, c'est cela. Encore un poème, le sonnet « Soleil des profondeurs »¹⁶. Et j'y songe maintenant : voici un titre qui rappelle le « soleil sous la mer ». Tout cela n'était pas tellement réfléchi, mais spontanément surgissent dans la tête les mots qu'il faut, et les visages. Les choses prennent visage.

« Les hauts lieux ne sont pleins
que de nos paysages :
lorsque mon œil revient

¹⁴ *Ibid.*, p. 294.

¹⁵ *Ibid.*, p. 295.

¹⁶ *Ibid.*, p. 304.

s'abîmer dans l'asphalte,
quelquefois ton visage
en étoile s'exalte. »

Comme si le ciel et les nuages portaient la terre lorsqu'ils passent... Et lorsque mon œil vient s'abîmer dans ce qui est mortel, ce qui étouffe, alors je découvre un secours : ton visage, puisque l'être aimé se tient là-haut, et n'est pas dans l'asphalte, même si elle s'y trouve maintenant, comme vous le savez. Et il m'arrache au noir, à l'abîme. Cela tient à moitié de la tragédie, à moitié de la rédemption.

A.M. : Vous savez, cette idée d'étoile me rappelle ce que dit Lawrence sur l'amour comme équilibre de deux astres dans *Women in Love* (*Femmes amoureuses*).

C.V. : Oui, c'est cela. Voilà, j'ai trouvé : « Par-delà »¹⁷. On parle de la mort des fleurs de l'automne.
« Ne porte pas le deuil pour ces roses d'automne :
compte les ailes des semences repliées dans la terre
comme un essaim de soleils muets, noirs de vie. »

De ces « roses d'automne », il faut passer aux « ailes des semences », qui sont aussi dans la terre, à une chose qui est autre chose ; il faut rester dans le flux, et j'apprends maintenant, en mon expérience d'homme très âgé et malade, que ce n'est pas donné. Voici à nouveau le même thème : un élan remonte de ces roses d'automne mortes.

« Seul perdure le flux. Tu n'es roi que d'autrui,
tu ne t'es rencontré que dans mes tourbillons.
[...]

L'homme est entre deux jours le pont volant du ciel,
la piste insaisissable du lion réel,
l'inconsistante trajectoire du soleil :

'Je divulgue le jugement d'être de l'être'
rugit l'enfant solaire éclaboussant la nuit
avec sa crinière aveuglante de rosée. »

¹⁷ *Ibid.*, p. 306.



Anne Mounic, *Arbre*. Pointe sèche, 2002.

Fils, père de ton père, et sa nouvelle vie,
par toi mon père est fils, et le vrai père est né :
laisse-nous séjourner dans ta saison unique. »

Cela aussi fut écrit à la naissance de Daniel.

Passons au dernier que j'ai repêché : « Regard du monde »¹⁸. C'est un tout petit poème qui appartient un peu à la tradition de poètes américains comme William Carlos Williams.

« Pins bleus
et pigeons gris.
Rochers.
Neige.
Nuage.

Tu découvres ta vie
dans celle que tu rends.
Ta propre mort t'épie
dans celle que tu prends

Pins bleus
et pigeons gris
Rochers,
Neige, —
visage. »

De « nuage » à « visage » s'opère une transsubstantiation. Tout cela me paraît maintenant beaucoup plus cohérent que je ne l'avais jamais imaginé.

Et, dans le dernier poème, « Hivernage »¹⁹ :

« Ta transmutation
rachète un univers,
mille aubes fleuriront
sur ton arbre d'hiver.

¹⁸ *Ibid.*, p. 309.

¹⁹ *Ibid.*, p. 310.

Par la métamorphose
s'achève l'agonie :
l'été se recompose
hors du gel de ta vie. »

- 44 - « Transmutation », le mot est là, et je suis sûr que, dans l'ensemble de l'œuvre, et dans les derniers poèmes, qui ne sont pas dans ce volume, on pourrait trouver des thématiques tout à fait semblables, et souvent avec les mêmes mots.

A.M. : Justement, en songeant à cette relecture que vous venez de faire de votre œuvre, je voudrais vous demander si, en feuilletant ainsi ce livre, vous avez l'impression de redécouvrir votre vie.

C.V. : Absolument.

A.M. : Est-ce que vous vous découvrez un visage qui ne serait pas unique, mais une multitude d'instants... ?

C.V. : Oui, c'est cela. En me lisant, je me revois, et je me rends compte à quel point ce sont des facettes. J'entrevois les multiples facettes d'un inconnu sans visage qui est aussi moi, dans le fond. Et nous revenons à l'aleph, ou au noyau pulsant originel. La formule première que j'avais inventée pour l'exprimer était : « le noyau pulsant du feu noir originel ». Et quand on sent, de son propre vivant, et encore conscient, que cela s'éclipse, on traverse alors une expérience terrible.

A.M. : Mais dans ce visage que vous redécouvrez, se profile aussi le visage de l'oubli, de tout ce qui s'est dissipé.

C.V. : Beaucoup trop. Je ne peux pas y échapper. Néanmoins, parce que je me tiens entre les deux et vois ce qui s'en va et ce qui vient, je suis d'autant plus conscient et attristé de ne plus être en prise avec ce qui en moi faisait que le noyau pulsant pulsait avec des conjurations d'images, ou plutôt de choses visages. J'espère que les poèmes et les proses que je laisse derrière moi donneront à ceux qui les absorberont une participation à cela.

A.M. : Le visage invite aussi à une participation, finalement.

C.V. : Oui, et les œuvres d'art constituent des passerelles pour que ces participations puissent se faire. Je crois que, pour cette raison, chez un poète, ou un artiste quelconque, dans le fond, durant toute sa vie, tout tourne autour de cela. Voilà la grande affaire, l'activité, perçue ou non perçue, voulue ou non voulue, mais c'est ce qui fait bouger. Voilà où nous voulons aller.

A.M. : Quand on parle de participation, on dit qu'on *crée* une réciprocité.

C.V. : Oui, on la provoque, on la veut, et c'est la grande affaire de la vie. Participer à Mozart... Toute l'histoire humaine nous offre des merveilles comme cela, l'apparition de visages qui ne se figent pas en une idolâtrie ou en formalisme bête, ce qui ne veut pas dire qu'Apollon n'ait pas son rôle. Dionysos est enterré à Delphes dans le temple d'Apollon. Quelle leçon ! Mais il ne faut pas qu'il reste enterré. Si on voit à travers les colonnes monter la lumière noire du chant de Dionysos, alors commence en sa compagnie la grande danse d'Apollon, pour parler le langage de Nietzsche. Ainsi se déploie le grand projet, la chose qui vaut la peine que l'on prend pour la mener à bien.

A mes yeux, on a là la meilleure activité des hommes, ce qui ne veut pas dire que les autres ne soient pas bonnes, mais la poésie représente pour moi la grande occupation, la grande joie, sans oublier, couplés avec tous les soucis, les problèmes que cela pose dans une vie. Un autre aspect du risque d'idolâtrie serait celui-ci : réduire ce qui porte visage à des choses exploitables. Alors on est déçu, et on se drogue, par exemple. Un autre écueil serait que ce qui pour chacun d'entre nous porte visage par excellence devienne une tentation, une passion telle qu'elle éclipse tout le reste – une soif inextinguible. Il faut faire attention. On court le risque d'être rendu fou par l'aleph et par le porte-visage de l'aleph d'autrui, que ce soit dans le sens de l'amour ou de la haine. On perd alors son autonomie.

A.M. : Finalement, le visage implique aussi une recherche d'équilibre, de mesure.

C.V. : Oui, voilà ce qu'il faut que ce soit. L'extase du matin au soir et du soir au matin détruit le visage et l'être qui le porte. On a affaire aux bacchantes, à l'être dévoré et qui dévore.

A.M. : Cela voudrait dire aussi que le visage réserve une distance.

C.V. : Naturellement. *Noli me tangere*. Regarder, sans plus.

A.M. : Il y a aussi la caresse.

C.V. : Oui, Levinas en parle très bien.²⁰

A.M. : La bonne caresse est aussi celle qui maintient la distance du respect.

C.V. : Naturellement. Dans toute circonstance. C'est pour cela qu'on aime caresser la tête des chiens, et
- 46 - des chevaux...

A.M. : Et des chats !

C.V. : Et celle des hérissons. Raphaël, mon petit-fils, dit que les hérissons ont un ventre très doux, qu'on peut caresser.

A.M. : S'il ne se mettent pas en boule !

C.V. : Je crois que nous sommes allés bien au-delà de ce que j'avais pensé. Est-ce qu'il y aurait autre chose que vous auriez en tête et que nous n'aurions pas abordé ? Le sujet est sans fin.

A.M. : Non, je ne crois pas que pour l'instant nous ayons oublié quelque chose.

C.V. : Ah si, un mot à propos de Moïse. Quand Dieu, Adonai, YHWH, parle à Moïse dans le feu, Moïse, dans les tremblements de terre et tous les visages destructeurs de visage, les visages démoniques, dit à Dieu : « Montre-moi tes faces » – en hébreu, *panim* est un pluriel. Ce qui est en vis-à-vis.

A.M. : Dans la vision d'Ezéchiel, justement, on trouve plusieurs faces, une multitude même.

C.V. : Sur le char, on compte déjà les quatre faces, qui tirent à hue et à dia, de tous les côtés en même temps, mais dans le bon sens malgré tout. Cela fait craquer toutes nos catégories de certitudes uniques. Quand Moïse lui pose cette question, Dieu lui dit : « Un homme ne peut pas voir ma face et vivre. » Et pourtant, l'effort de voir Sa face constitue la vie. Comme le disait Rabelais, pour cela, on serait prêt à aller jusqu'au bûcher exclusivement.

Quand je relis mes poèmes, je sens s'élever une vibration de l'indicible, sans doute ce qu'on appelle musique. J'ouvre par hasard, dans un poème écrit après l'enterrement d'André Néher, « Le bal des pénitents

20 Emmanuel Levinas, *Totalité et infini* (1971). Paris : Le Livre de Poche, 2000, p. 288 et suiv.



Anne Mounic, *Chaton*. Pointe sèche, 1997.

au Mont des Oliviers »²¹ :

« Une seule lumière cachée
 affleure entre les roches :
 lumière matinale de l'orient déployée sur la terre,
 lumière vespérale qui s'épuise au ponant,
 lumière étale et grise
 du crépuscule d'octobre
 sur les eaux mortes du cœur
 qui a fini de battre,
 leur verte de la lune et des constellations,
 ou trace du feu follet, quand la rosée de l'aube
 se glisse entre les feuilles du noisetier nocturne. »

Cette lumière-là prend toutes les couleurs, mais elle est unique. C'est l'apparition de tous les visages du monde.

A.M. : Elle invite aussi à la conciliation de l'un et du multiple.

C.V. : Oui, c'est cela. C'est un drôle de poème pour qui le lit au sens premier. Sur la trace d'un thème, comme cela, qu'est-ce qu'on ne trouve pas. C'est sans fin.

A.M. : Tous ces poèmes, ce sont tous vos visages.

C.V. : Oui, ce sont des visages. Et qu'est-ce qu'il y aurait... il n'y aurait pas de poème s'il n'y avait pas de visage, non ?

Paris, le 28 janvier 2010

²¹ *Ibid.*, p. 661.